

# Léo Ferré

Il est cette semaine — et pour bien d'autres semaines sans doute — « l'homme en question ». Léo Ferré, l'homme et le créateur, est autant détesté qu'adoré. Il faudra bien se faire à l'un et à l'autre...

■ Toujours debout, Ferré. Sous les sunlights qui font mal aux yeux, sous les quolibets qui font mal au cœur, sous les lazzi des contestataires contestant sa contestation, sous les félicitations-condoléances.

Avec *Madame la Misère* qui s'est laissée dorer un peu. Avec les chants les plus beaux (qui) sont les chants de revendication. Avec des javas pour brouiller les chants patriotiques. Avec aussi les âmes de nos chiens en bouquet réunies et leurs paroles dans la nuit comme une traîne. Avec la mélancolie, ce désespoir qu'a pas les moyens.

Avec ce chien de mer qu'il a libéré sur parole dans *La Mémoire et la mer* — qu'on chantera comme du Villon en l'an dix mille — et qui gueule dans le désert des goémons de nécropole...

« Dis, Ludwig t'es sourdingue ? »

Avec nous, prisonniers sur parole (sur la scène y'a l'public qu'est notr'théâtre à nous)...

Avec la musique, dont il dit volontiers qu'elle s'est arrêtée à Ravel, mais ça ne l'a pas empêché d'aller plus loin, jusqu'à la « pop »

*La  
chanson  
du mal-  
aimé  
mal-  
aimant...*

même, et de chanter avec le groupe Zoo. Et puis, quand il dirige Beethoven, en novembre 1975 au Palais des Congrès, même s'il ne dirige pas vraiment, même s'il « ne renouvelle pas la direction d'orchestre » comme dit un ami mélomane : cet homme aux cheveux blancs qui surgit au milieu d'un orchestre symphonique pour chanter, pour crier — « Dis, Ludwig, t'es sourdingue ? » — c'est pas de la musique ça, de la grande, de celle qui passe les murailles et les oreilles ? Et les yeux, et le cœur : dis, Léo, t'es sourdingue !...

Toujours debout. Au bord de territoires immenses, tout ce qu'un corps d'homme peut contenir de poésie et de musique. *La marée, je l'ai dans le cœur qui me remonte comme un cygne...* Ou bien au coin des rues où il s'arrête souvent pour voir passer les cons...

Ne vous laissez pas choquer. Chez Léo Ferré, la tendresse est au bout du fusil. Au bout du fusil des mots. Du fusil de l'amour, l'arme essentielle. Et qui n'est pas à vendre... qui fait peur, parce que tout se passe bien souvent, dans notre monde, comme si d'obscures toute-puissances avaient signé un pacte de non-prolifération de l'amour. Ferré éprouve une grande passion — toujours déçue, toujours renouvelée — pour le genre humain.

Mais n' « oubliez jamais, rappellez-t-il, que ce qu'il y a d'encombrant dans la morale, c'est que c'est toujours la morale des autres. »

**Une musique des mots, la magique réalité**

Sur le chemin des galaxies « poétiques » ou au coin des rues, Ferré chante tous les jours. Beaudelaire, Apollinaire, Aragon, Ferré. Et il nous lance à la tête la chanson des mal-aimés, mal-aimants que nous sommes. C'est parfois, avec insistance, dans un vocabulaire choisi (c'est le bonnet noir que nous mettons sur le vocabulaire) de mots sans-culotte. Parce que yes — c'est entendu — Ferré est un immense provocateur. N'empêche que ses « obscénités » sont infiniment moins obscènes que bien des mots d'amour dans les chansons-tartes de notre époque, primées au hit-parade des affaires.

Ferré chante tous les jours. Cela va parfois très haut, très loin, quand, chef d'orchestre universel, il fait jaillir, avec une musique et des mots, une musique des mots.





Photo Boisseaux-Chical.

la magique réalité qui, ordinairement, sommeille en nous profondément. C'est quoi, un grand poète ? C'est ça.

Mais aussi : *un poète, ça sent des pieds*. Même Lamartine ? Même Lamartine. Il y en a qui ne veulent pas que ça se sache. A l'école, en tout cas, on ne nous l'a jamais dit. Ferré, lui, sait bien qu'il vit. Et la vie, on finit par en mourir, n'est-ce pas, mais en attendant, il faut bien vivre.

Oui, il « fait de l'argent avec ça ». Oh ! pas depuis longtemps, mais il en fait, c'est vrai. Alors, quand il lui arrive de chanter gratuitement quelque part, pour des idées, on ne pense même pas à le remercier.

Dans une de ses plus belles déclarations d'amour au genre humain qui n'est rien moins qu'un hymne à Satan — mais oui — il a dit :

*Pour ton honneur à ne paraître*

*Jamais à la télévision  
Thank you Satan.*

Lui, Ferré, il y paraît. On l'y voit de temps en temps, avec ses longs cheveux blancs (*mes beaux cheveux qu'on m'a toujours taillés, mes beaux cheveux longs, dans ma tête*) cligner des yeux sous les projecteurs. Il y est bien sage, gentil, à peine un peu grognon, ou bien carrément odieux. Il aurait pu peser de son poids de parole sur l'évolution — si lente — de l'industrie du disque. Il ne l'a pas fait. Il ne le fera plus. C'est déjà « du Ferré », comme on dit du Beethoven. En « poésie ».

### L'espoir dans dix mille ans...

Tout cela ne doit plus l'intéresser tellement, Ferré. Il pense à son fils qui a huit ans et à sa fille qui l'attendent là-bas, en Italie, du

côté de Sienna. *L'espoir, dans dix mille ans...*

Les gens ?

*« Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles, à certaines heures pâles de la nuit, près d'une machine à sous, avec des problèmes d'hommes, simplement, des problèmes de mélancolie.*

*Alors, on prend un verre en regardant loin derrière la glace du comptoir et on se dit qu'il est bien tard. Richard, ça va?... Richard, encore un petit, vite fait. Hé ! monsieur Richard ! le dernier pour la route... »*

Et puis... musique.

Aimez Léo Ferré. C'est un drôle de type, un sale type, un type en or. Et comme il nous ressemble. En plus vrai. Aimez Léo Ferré. Il ne cesse de vous le rendre, d'avance, depuis trente ans.

Jacques BERTRAND ■